Aa. Vv., «L'Année stendhalienne», n. 5

Michel Arrous

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/9591>

DOI : 10.4000/studifrancesi.9591

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2007

Pagination : 677-678

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Michel Arrous, « Aa. Vv., «L'Année stendhalienne», n. 5 », *Studi Francesi* [En ligne], 153 (LI | III) | 2007, mis en ligne le 30 novembre 2015, consulté le 12 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/9591> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.9591>

Ce document a été généré automatiquement le 12 janvier 2021.

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

Aa. Vv., «L'Année stendhalienne», n. 5

Michel Arrous

RÉFÉRENCE

Aa. Vv., «L'Année stendhalienne», n. 5, 2006, pp. 382.

- 1 Non seulement l'Allemagne, stimulée par la récente traduction du *Rouge et le Noir* par Elisabeth Edl, lit Stendhal, mais elle s'investit dans la recherche stendhalienne comme le prouvent amplement seize contributions réparties en cinq rubriques: langage, esthétique, poétique, politique et autobiographie. Dans une brève note préliminaire (pp. 13-20), E. EDL rappelle quels grands lecteurs de Stendhal furent Goethe et Nietzsche, dont les admirateurs furent autant de propagandistes et souvent de traducteurs. La traductrice expose quelques-uns des problèmes qu'elle a rencontrés et les petites trouvailles qu'elle a faites au cours de son travail, à propos, par exemple, de deux épigraphes (II, 37 et 39). Mechthild ALBERT (pp. 27-40) s'est penchée sur les affinités entre Stendhal et un épigone des idéologues, De Gérando, qui s'opposa au nominalisme condillacien en critiquant les conceptions trop étroitement nominalistes du langage. Les réflexions de De Gérando sur la formation du «langage de la nature» et sur le «langage de l'action» rejoignent les préoccupations de Stendhal sur la communication non verbale ou l'usage de signes non linguistiques dans un langage véritablement naturel. C'est aux principes de Stendhal critique d'art et romancier que s'intéresse Wolfgang DROST (pp. 41-67): on sait que le critique d'art est souvent sévèrement jugé et que ses carences ont été très tôt relevées, par Delacroix notamment. Stendhal aurait été peu apte à discuter des questions formelles, plus préoccupé qu'il était par le contenu, le sujet de l'œuvre, en fidèle disciple de Du Bos. Mais si, dans son voyeurisme ingénu, son attitude est celle d'un tenant du plaisir esthétique, ce n'est pas par un pur et simple hédonisme. W. Drost montre qu'il s'agit à la fois d'une esthétique utilitariste – héritage d'Helvétius et influence de Bentham? –, toute tournée contre le culte du laid, et d'une recherche quasi érotique du bonheur dans la contemplation de l'œuvre d'art. Cette

esthétique de la subjectivité a renouvelé la critique d'art. Astrid BAUEREISEN, avec *La critique de Winckelmann dans l'«Histoire de la peinture en Italie»* (pp. 69-90), analyse l'attaque de Stendhal contre le grand théoricien du néo-classicisme dont le nom est d'ailleurs quasiment absent du livre de 1817, mais dont les thèses, notamment le platonisme, sont détruites par l'ironie stendhalienne. L'*Histoire de la peinture* est une mise en question fondamentale du néo-classicisme. D'Ekkehart KRIPPENDORFF (pp. 91-103), qui privilégie dans sa démarche critique l'interprétation politique de la littérature, on a traduit quelques pages d'un ouvrage de 1990 qui paraphrasent la remarque fameuse de Balzac voyant dans la *Chartreuse* «Le Prince moderne tel que Machiavel l'écrirait aujourd'hui»: le Machiavel en question, c'est Mosca, et sa complice, la Sanseverina, est à la fois Catherine de Médicis et Catherine de Russie, Balzac l'avait déjà remarqué! Hans MATTAUCH (pp. 105-110) revient sur les objectifs et les circonstances de la mission parisienne de Stendhal fin 1806, début 1807: Stendhal aurait-il été un émissaire de Denon dans ses activités de saisie poussées jusque dans la bibliothèque de Wolfenbüttel? Ce n'était pas le motif du voyage hivernal de Stendhal: Denon a profité de la circonstance pour envoyer à Paris quelques catalogues. Ulrich MÖLK (pp. 111-118), qui offre à Julien Sorel la possibilité de bénéficier du code pénal allemand (1871), rappelle que les lecteurs allemands ont du mal à comprendre sa condamnation dans laquelle ils voient, non sans raison, un acte de vengeance de la bourgeoisie, mais c'est une décision provoquée par Julien. *Armance* a retenu l'attention de Dagmar PIETZ (pp. 119-130) qui étudie les liens idéologiques entre ce roman et le pamphlet de 1825, et d'Ingrid GALSTER (pp. 131-151), qui nous révèle "*Lamiel*" à Radio Vichy. Une adaptation de Simone de Beauvoir, en fait une version allégée. Dans *Stendhal entre réalité et réalisme ou le roman est un miroir impossible* (pp. 153-171), Udo SCHÖNING reprend, mais sans toute la clarté nécessaire, la réflexion menée par Stendhal sur les problèmes des rapports entre roman et réalité à partir de la vieille métaphore du miroir: l'usage stendhalien de ce *topos* n'a pas été suffisamment exploité. Plus convaincante paraîtra l'étude de Lydia BAUER consacrée à la conception de l'amour dans *La Chartreuse* (pp. 174-188). Trois lectures possibles sont passées en revue: celle, fameuse, de Michael Nerlich (1989), et celles qui s'appuient sur les intertextes que sont la *Clélie* et *La Princesse de Clèves*. C'est aux procédés d'authentification narrative – non dépourvus d'ironie – que s'est intéressé Peter IHRING (pp. 189-208) en choisissant l'exemple de *La Duchesse de Palliano*, où Stendhal se livre à un travail d'homogénéisation dans le choix des détails et où la micro-histoire est privilégiée pour illustrer le mythe de l'Italie héroïque. Retour à l'autobiographie: Thomas STÖBER (pp. 209-227) étudie la «scription» (Barthes) qui fait du *Brulard* un «livre-autographe» réservé aux *happy few*; Friedrich WOLFZETTEL (pp. 229-241) se penche sur la fascination qu'exerce ce récit subversif; Franziska MEIER (pp. 243-266) décèle le jeu ironique de Stendhal avec son double aux prises avec l'Histoire.

- 2 À cette copieuse section allemande succèdent trois contributions. Kichiro KAJINO, dans "*Armance*", *Métilde et le langage romanesque chez Stendhal* (pp. 267- 286), veut comprendre l'état psychologique de Stendhal en 1826, au moment où il observe «son autre moi» sous le double éclairage du présent (prévoyant la crise dans sa liaison avec Clémentine, il part pour l'Angleterre) et du passé (le voyage de 1821 en Angle- terre pour oublier Métilde). Comme en 1821, Stendhal constate l'impossibilité de son amour, ce qui le rapprocherait de son héros. S'appuyant sur un récit bien postérieur (*Lisimon*, 1838, ou «Remède au suicide»), K. Kajino interprète la création d'*Armance* comme un effort de

survie. Pourquoi pas..., mais pourquoi découvrir des cryptogrammes partout? Le 3 mars à minuit, mort d'Octave, quasiment le 4, renverrait au 4 mars 1818, «*Beggining, Métit[de]*», à moins que ce ne soit au 3 juin 1819, et le mont Kalos cacherait Volterra. Bien moins décevante l'hypothèse de Jean-Jacques HAMM (pp. 288-298) qui, au fil d'une lecture psychanalytique, recherche l'«effet Méduse» (la représentation comme stupéfaction, la terreur de la castration) dans quelques-uns des aspects de l'univers stendhalien: la mutilation (le motif de la tête coupée), l'interdit visuel qui traverse toute l'œuvre (dans *La Chartreuse*, bien sur, mais aussi dans les tactiques pour échapper au regard d'autrui), l'ellipse de l'acte sexuel («Stendhal se tient aux approches de l'inapprochable»), la citation-bouclier (l'épigraphe comme précaution ou ruse) et le miroir placé entre le narrateur et le monde. «Savoir ce qu'est un livre, c'est aussi savoir comment il a été filmé», affirme Marie BOURGEON (pp. 299-318) dans son étude de l'usage des larmes dans les adaptations du *Rouge* par C. Autant-Lara en 1954 et J.D. Verhaeghe en 1997: le premier pratique l'économie – larmes quasiment inexistantes chez Julien; le second le fait pleurer, mais Louise a les yeux secs! Tous deux sont aussi embarrassés l'un que l'autre devant les innombrables ellipses référentielles de Stendhal, d'où de non moins innombrables trahisons, ou plutôt une expression personnelle marquée par l'époque.

- 3 Dans les «Notes et documents» (pp. 321-340), Jacques HOUBERT se taille la part du lion: cet affreux magot de M. de Fongerey est bien M. Beyle, M. Stendhall tout court, M. de Stendhall ou M le baron de Stendhall; le contrat d'édition de *La Chartreuse* entre A. Dupont et R. Colomb, qui n'avait jamais été publié, est enfin sous nos yeux; en prime, le lecteur a droit à des témoignages supplémentaires de Sarcey et Taine sur l'enthousiasme déclenché par Jacquinet, leur professeur à l'École Normale. Enfin, J. Houbert a déniché un des premiers fans de Stendhal qui avait hérité de son père – un négociant de la via Condotti connu de Stendhal – un recueil factice avec annotations du maître, recueil dont on n'a pas retrouvé trace.